L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS DIMANCHEE MATIN, 16 DECEMBRE 1883. 57me Année

Dufour, Bennet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 16 DECEMBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

L'HOTEL ST-LOUIS.

Au moment où la fièvre du bâtiment envahit le premier district, où s'y multiplient les constructions, les améliorations, les embellissements de toutes sortes, il est vraiment regrettable de voir le quartier français languir dans une torpeur, dans une sorte de léthargie, dont rien ne peut le faire sortir. De temps en temps, il éprouve une secousse, il se redresse, il semble renaître, retrouver son animation d'autrefois, mais, presqu'aussitôt, il retombe, il s'affaisse sur lui-même, comme épuisé par l'effort qu'il vient de faire. Ce serait, pour nous, à désespérer de son avenir, si nous ne connaissions pas, dans son sein, une foule d'éléments très-vivaces, d'esprits que passionne l'amour du progrès. S'ils étaient les maîtres de la situation, avec quelle promptitude il reviendrait à la vie, mais, auprès d'eux, que d'apathies, que d'indifférences, trop souvent, de la part de ceux qui sont le plus intéressés au relèvement du district, où ils possèdent toutes leurs propriétés!

Il faut pourtant sortir de cette position intenable. Il faut que chacun de nos propriétaires, de nos capitalistes—et Dieu sait s'ils sont nombreux parmi nous—contribue pour une part, si faible soit-elle, à la résurrection de ce pauvre et généreux quartier, qui les a, jadis, enrichis.

Jamais plus belle occasion ne s'est offerte. Nous sommes à la veille d'une grande Exposition qui va faire affluer, à la Nouvelle-Orléans, l'argent de plusieurs centaines de mille visiteurs, venus des quatre coins du Nouveau Monde, et il se présente à nous un homme qui, moyennant une légère rétribution de quelques milliers de piastres,—25,000, une obole—s'engage à rouvrir, à rétablir, dans son ancienne splendeur, l'hôtel qui faisait, il y a vingt-cinq ans, l'orgueil et la fortune de la Nouvelle-Orléans.

Cet homme-là, nous le connaissons tous, il offre toutes les garanties désirables. Il est riche, il a fait sa fortune parmi nous, sous nos yeux; depuis plus de quinze ans qu'il dirige l'Hôtel St. Charles, il a donné de nombreuses preuves d'habileté; on ne peut contester sa profonde expérience du métier.

Nous nous sommes enquis des projets de M. Rivers; ils sont grandioses. Il veut, d'abord, rétablir la magnifique rotonde, (qu'une main barbare a mutilée) telle qu'elle est sortie des mains de l'architecte; remettre l'hôtel à neuf, l'étendre du côté de la rue Toulouse, en se rendant acquéreur de l'ancienne Bourse, qui tombe en ruines; jeter, au dedans et autour de l'édifice, des flots de lumière électrique; enfin, l'élever d'un nouvel étage. Une armée de quatre à cinq cents ouvriers va, pendant huit ou neuf mois de l'année, peupler l'édifice, et redonner de la vie au quartier, en attendant que l'Exposition lui rende son animation des temps *ante bellum*. Ce n'est pas à bail que M. Rivers prend l'hôtel, mais à titre de propriété; il a la ferme intention d'en faire son *home*, suivant sa charmante expression.

A qui fera-t-on croire qu'un pareil homme se jette étourdiment dans une aussi grande entreprise, qu'il y consacre près de trois cent mille dollars, sans s'être assuré des résultats? Après tout, il est américain; ce n'est pas la sentimentalité qui le guide; c'est une spéculation qu'il fait, et qu'il base sur la brillante perspective qu'il distingue clairement. Est-ce qu'il ne voit pas ce qui se passe devant lui, devant nous, qui n'y prêtons pas assez d'attention?

Il y a, dit-on, une loi naturelle qui force toute cité, assise sur un fleuve, à le remonter; très bien, mais on finit par se fatiguer d'étendre sans cesse une ville, de lui donner un éloignement démesurés. Les affaires en souffrent considérablement; les courses les plus ordinaires de la vie et les transports de marchandises deviennent trop longs et trop coûteux.

Quel que l'on tente, il en faudra toujours revenir au centre du Croissant.

Nous avons vu se fonder, depuis quelque temps, deux vastes usines — les plus importantes de notre métropole— les seules grandes raffineries du Sud; où se sont-elles établies? l'une, au pied de la rue Toulouse, l'autre au pied de la rue Douane. Est-ce affaire de hasard? Non. C'est la nature des choses qui l'a voulu ainsi.

Suivez les errements du chemin de fer qui nous vient de Mobile. Il devait, naturellement, s'arrêter au pied de la rue des Champs-Elysées; c'est ce qui eut lieu tout d'abord. La compagnie crut faire, plus tard, un coup de maître en allant établir sa gare devant la rue Girod; mais il lui fallait traverser le fleuve, pour aller reprendre la ligne du Texas. Où placer son désarcadère? Près du dépôt? Impossible; l'espace manquait, la distance était trop grande entre le point d'embarquement et celui de débarquement. On essaya, d'abord, de l'établir devant la rue Ste-Anne; l'emplacement était trop central, il y avait encombrement; les transbordements, d'ailleurs, s'opéraient d'une façon incommode. Il fallut pousser jusqu'au pied de l'Avenue des Champs-Elysées. Après s'être installé à la pointe aux du Croissant, on se vit obligé, pour faire la traversée du fleuve, de revenir à la pointe aux bœufs, juste à l'endroit où l'on eût dû s'arrêter tout d'abord et établir la principale gare. Quels embarras, en agissant de la sorte, on se fût épargnés, à soi-même, et l'on eût épargnés à notre port, que l'on encombre inutilement.

Voici maintenant la grande ligne du Northeastern, où croyez-vous qu'elle ait établi son débarcadère? Dans le premier district? Il n'y fallait point penser. le lieu était déjà encombré; mais à l'extrême pointe du troisième district, au pied de la rue Press. Quand à la ligne de Nashville et Louisville, elle songe elle-même à entrer l'entrepôt du Northeastern. Grâce au nouvel embarcadère de Morrison qui nécessite le route de pied d'une bonne demi-journée, les voyageurs de l'Ouest vont nous [illegible]

Iront-ils jusque dans le premier district, demander un abri, s'ils trouvent, dans le deuxième, un grand hôtel prêt à les recevoir, à leur procurer tout le confort de la vie? Il faut être aveugle pour ne pas voir toutes ces choses. Après une tendance exagérée qui a entraîné trop loin la population, vers Carrollton et Jefferson, elles indiqueront un retour, forcé par le bon sens et la nature, vers le quartier central.

Et, dans de pareilles circonstances, nous n'aiderions pas M. Rivers! Nous nous débattrions avec lui sur une question de vingt cinq mille dollars, une bagatelle, après tout? Nous tournerions le dos à la fortune qui nous tend la main? Nous ne l'avons jamais eru, nous le croyons moins que jamais. Mais le temps presse; il faut se hâter de commencer les travaux. Il est donc nécessaire que la souscription soit ouverte immédiatement. Il y a déjà plus de seize mille dollars d'inscriptions; nous espérons bien pouvoir annoncer un succès complet avant qu'une autre semaine se soit écoulée.

Mort et funérailles du capitaine Michel J. Fortier.

Nous n'avons pas à raconter les lamentables circonstances dans lesquelles a été tué le capitaine MICHEL J. FORTIER. L'enquête est ouverte, nous la suivrons et la relaterons dans toutes ses phases. Mais notre devoir est d'écrire que notre communauté vient de perdre en lui l'un de ses citoyens les plus honorés, les plus utiles.

Le capitaine Fortier avait 40 ans à peine, et depuis longtemps déjà il était rangé par tous ceux qui l'avaient vu de près, comme l'un de ces hommes au cœur haut placé, qui, dès leur entrée dans la vie, comprennent toutes les responsabilités, toute la sainteté du devoir et y demeurent infailliblement fidèles.

Capitaine d'une compagnie d'élite, il lui avait conquis le premier rang parmi les milices des Etats-Unis; homme d'affaires, il avait un coup d'œil sûr, une probité à toute épreuve, un amour du travail auquel pouvaient se fier aveuglément ses mandants. Chef de famille, il vivait pour les siens, par les siens; et sous son énergie bien connue il y avait des trésors de tendresse. Sa mort est donc un deuil pour tous.

Aussi toute une population entourait hier le cercueil où était couché prématurément cet homme de bien, ce patriote modèle qui, aux heures de guerre et de luttes, n'hésita jamais à exposer, pour le pays menacé, une existence précieuse à tant de titres pourtant.

La douleur était profonde; elle disait que la tombe qui allait se refermer, nous enlevait pour jamais l'un de nos plus purs citoyens.

La Nouvelle-Orléans a rarement vu des funérailles aussi splendides; organisations militaires, organisations civiles, amis, connaissances, étrangers même étaient accourus pour offrir un dernier témoignage d'affection et de respect à ce brave et loyal jeune homme si déplorablement sacrifié.

Les coins du poêle étaient tenus par MM. le général Fred. N. Ogden, W. A. Vaudry, George Ferry, Edmond Brou, Léon Séré et Sidney Baudier.

Le cercueil, auquel ont été prodiguées fleurs et couronnes, était escorté d'un détachement de Louisiana Field Artillery, sous le commandement du colonel Le Gardeur et de l'Association de l'Armée du Tennessee, dont le capitaine Fortier était membre. Et derrière ces compagnons d'armes de nombreux représentants de toutes les vieilles familles de la Louisiane, tout un peuple enfin.

Cette foule recueillie, désolée, au milieu de laquelle on remarquait un nombre considérable de dames, a suivi le convoi jusqu'au bout de ce funèbre et dernier voyage.

L'inhumation a eu lieu au cimetière St-Louis (Sayou) où les honneurs militaires ont été rendus par le Louisiana Field Artillery à l'officier éminent, au citoyen à tout jamais regrettable.

—Le Alabama State Artillery avait adressé au général Glynn une dépêche le priant de déposer, au nom de ce corps, une couronne sur le tombeau de notre digne et aimé compatriote. Le général Glynn s'est pieusement acquitté de ce soin.

Il est bon que l'on sache dans la mort un homme qui comprit si noblement la vie et pratiqua sans trêve toutes les vertus civiques.

On n'offre pas de consolations à la famille que frappe un si affreux malheur. On se joint à sa douleur, on s'incline devant elle. C'est ce que nous faisons.

— Nous recevons du *Times-Democrat* la communication suivante que nous publions sous toute réserve. C'est la déclaration de M. J. D. Houston entrera à la prison de Paroisse par au reporter du *Times-Democrat*.

DÉCLARATION DE J. D. HOUSTON.

Comme chairman du Comité Exécutif de la faction McEnery du parti Démocrate, mon devoir était, le jour de l'élection récente, de recevoir toutes les plaintes et de visiter les divers polls de la ville. Dans l'accomplissement de ce devoir, je me rendis, seul, dans un cab, au Poll du 7ème Ward.

Pendant que je me trouvais près de ce Poll, un désordre s'y produisit, puis des coups de pistolet furent tirés.

Je me retirai de l'endroit où avait lieu le désordre, et au moment où je traversais la rue Moralès, je me trouvai en face du capitaine Fortier, à une petite distance de lui. Il tenait un pistolet à la main et sans provocation fit feu sur moi, à bout portant, la balle n'atteignant à la poitrine et le choc me laissant sous l'impression qu'elle avait pénétré mon corps.

Revenu de cette secousse, je ripostai et m'éloignai assistant au milieu de coups de feu rapides partant de toutes parts.

Me croyant blessé, je voulus me rendre compte de ce qui était arrivé et je découvris que la balle du pistolet de Fortier avait frappé au bouton de mon gilet, avait traversé celui-ci et causé une forte contusion sur ma poitrine.

Plus tard j'appris qu'un ordre d'arrestation avait été lancé contre moi et je me livrai immédiatement aux autorités.

Je déplore profondément le résultat de la rencontre entre le capitaine Fortier et moi, mais j'ai du moins la consolation de penser que l'affaire n'a été nullement cherchée par moi, qu'elle a été indépendante de ma volonté.

Si la balle dirigée contre moi n'avait pas dévié en rencontrant le bouton de mon gilet, je ne serais pas en vie pour faire la présente déclaration.

Tout ce que j'avance ici sur ce coup de feu peut être certifié par le témoignage de plusieurs personnes haut placées.

JAMES D. HOUSTON.

Nous le répétons, nous enregistrons ici cette déclaration, en doutant de nous toute responsabilité, en faisant toutes réserves. D'autres versions viendront sans doute; nous les attendons.

Pantoufles brodées des dernières gommes, poupées mécaniques, articles pour cadeaux, L'Hôtelle Rouge.

M. Dominique, cette Royale et Toulouse, expose respectueusement à ces clients de la ville et de la campagne que le magasin sera ouvert le dimanche de 9 heures du matin à 2 heures de l'après-midi, jusqu'après les fêtes de Noël et Jour de l'An.

La convention de la paroisse Jefferson, chargée de désigner les délégués à l'assemblée qui doit nommer le candidat démocrate aux fonctions de gouverneur, s'est réunie, hier à midi, à Gretna. Elle a été appelée à l'ordre par M. Horace Wilkinson qui, ensuite, a proposé M. W. B. Berthoud pour la présider.

M. Octave Besançon remplissait les fonctions de secrétaire. Après que le rapport du comité sur les lettres de créance eut été adopté, la convention a choisi MM. W. B. Berthoud, Octave Besançon et Wm. Langridge pour représenter la paroisse à la convention de Baton Rouge.

Une brave fille!

Une jeune servante, une simple fille de la campagne, traversait la rue, le fils de ses maîtresses, un bambin de quatre ans, à califourchon sur son dos.

Passe un mauvais polisson qui leur lance une pierre.

Vivement, la jeune fille porte la tête à gauche, garre l'enfant et reçoit le projectile en plein visage.

Un trou au front, la figure ensanglantée, elle rentre chez ses maîtresses:

—Ah! madame, dit-elle en s'apercevant, quelle chance! une miette de plus, c'était le pellot qui recevait le coup!

Chez la portière.

—J'ai trouvé voi'fils bien changé, m'ame Pilliote.

—Et c'est pas étonnant! Le pauv' garçon, il a eu toutes les fièv's: la fièv'e cérébrale, à Mesquino; la fièv'e cocarlative, à Naviork; et enfin, il a été l'œdème" par la fièv'e jaune, au Canadar!

Décédée, à Galveston, Texas, le 12 décembre 1883, à 10 heures du matin, Mme Veuve ANTOINETTE JOLISSAINT, à l'âge de 27 ans, née à Belorans (Var), France.

Décédée hier soir, à 7 1/2 heures, Mme DAVIDSON E. PENN, née MARIE ALLAIN. L'enterrement partira de sa dernière résidence, rue St-Joseph 195, à 3 heures P. M., aujourd'hui, 16 décembre.

B. TREMOULET,

Rue Bourbon, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crus, rouge de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Portos de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en rouen.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

Consulat de France.

AVIS.

Les Français originaires de la Corse, et notamment de l'arrondissement de Sartène, sont priés de faire savoir au Consulat de France s'ils possèdent des renseignements sur MM. Quillet Perotti (Frédéric), négociant, et Perotti Mantebelli, habitant ou ayant habité Saxa, canton de Sartène, arrondissement de Sartène, Corse.

Les Français qui connaîtraient la résidence actuelle de M. Jules Macquilliet, mécanicien charpentier, originaire de Lille (Nord), croit-on, sont aussi priés de le faire savoir et de l'engager à remettre un rapport avec le Consulat.

Ces renseignements sont demandés dans le but d'obtenir la révision de l'arrêt qui frappe un jeune Français en sa grâce.

Les journaux français des Etats-Unis et les journaux de Corse et de Marseille sont priés de reproduire.

La Nouvelle-Orléans, le 14 décembre 1883.

Le Consul Général,
VTE PAUL D'ABZAC.

15 déc—3f

A bord du vapeur Dupuy-de-Lôme, Le 4 décembre 1883.

Monsieur le commandant Dodsworth et les officiers du vapeur "Dupuy-de-Lôme".

Messieurs,

Touchant au terme de notre voyage d'Europe en Amérique, nous sommes heureux de pouvoir vous témoigner notre reconnaissance, sur les soins que vous avez apportés à nous assurer le confortable nécessaire, mais surtout sur l'habitude avec laquelle vous nous avez mondés à destination.

Nous vous remercions aussi de la bienveillance et de la courtoise que vous avez apportées dans vos relations avec nous.

Fort heureusement notre voyage s'est effectué sans incident regrettable et nous ne doutons pas au moindre instant de notre sécurité. le danger ne fut il présenté.

Nous n'avons qu'à exprimer un désir pour qu'il soit accueilli et accompli par vous, si cela était possible.

Nous n'avons vu nulle part ailleurs, nous n'avons rencontré nulle part ailleurs, nous n'avons trouvé nulle part ailleurs, nous n'avons trouvé nulle part ailleurs, nous n'avons trouvé